



ÉCLIPSE

Extrait 2

Les sombres ténèbres tendaient à sortir de leur torpeur quotidienne quand ils parvinrent aux frontières nord de Kidana.

La route s'arrêtait brusquement, plus personne n'osait entrer dans les terres du Nord, ces terres

que les contes et autres légendes locales avaient qualifiées de maudites. Le cheval de Urmijûû semblait hésiter à avancer davantage ; une brève mais puissante rafale, accompagnée d'un terrifiant écho, vint frapper la troupe de plein fouet. L'animal se braqua et les hommes reculèrent de trois ou quatre pas. Le fils divin tapota sur l'encolure de sa monture, essayant ainsi de rassurer l'animal. Puis, d'une voix déterminée, il ordonna à ses soldats de le suivre et franchit la ligne réprouvée. La terre noire était humide, boueuse et glissante. D'inquiétants bruits résonnaient de toutes parts, engendrant ou durcissant la peur dans l'esprit des hommes. Leur allure se voulait plus posée ; leurs yeux scrutaient chaque recoin, chaque buisson suspect. Clio avançait la main sur la poignée de son fer, elle sentait comme un effluve

© Julien Rodriguez, 2007

© éditions Julien Rodriguez

ISBN : 978-2-9529381-0-5

menaçant, ses sens étaient tous en alerte. Urmijû ne voyait plus le faucon, le danger était-il réel, ou n'existait-il que dans les craintes des hommes ? Le terrain était accidenté, nombre de soldats manquèrent de trébucher en marchant dans l'un des trous. Plusieurs guerriers devaient suer sang et eau afin de trouver un passage praticable pour le seul chariot qui les accompagnait, ils dégageaient les branchages jonchant le sol à grands coups de hache. Il leur fallait quitter ces lieux avant l'obscurité totale. Personne ne voulait coucher là, sur un sol humide et crasseux.

On alluma les premières torches avant la disparition du soleil, l'épaisseur de la forêt était étouffante et il devenait de plus en plus ardu de voir à plus de dix pas devant soi. Ils arrivèrent à hauteur d'un sinistre marécage. Nul ne pouvait en deviner la longueur tant il semblait infiniment long.

Le prince céleste bascula sur le côté et ses pieds touchèrent le sol fangeux. Il ramassa une vieille branche cassée et l'enfonça délicatement dans le marais, afin d'en évaluer la profondeur. Il se retourna vers les siens et, d'un seul hochement de tête, il les invita à le suivre. Il fit un pas, sa jambe s'enfonça jusqu'au niveau des genoux, il avança encore et encore tout en tenant fermement dans sa main les rênes de son cheval, lequel avait perdu la pureté de sa robe. Chaque enjambée semblait pénible et difficile, mais sa condition divine le préservait de la douleur physique que pouvaient ressentir ses mortels compagnons. Le chariot entra à son tour dans le marécage, plusieurs hommes l'aidaient à avancer en le poussant de toutes leurs forces. Le fouet claquait avec fougue et régularité, les équadés attelés progressaient malaisément. Les soldats s'égosillaient pour encourager les bêtes. Le palud devenait la scène d'un effroyable tumulte. La fatigue ajoutée à ce vacarme incessant monta à la tête de Clio, l'espace d'un instant sa

vue se troubla et son corps frémit. Ses habits étaient trempés et poisseux, ses mains étaient froides comme de la glace, seul son visage avait la chance d'être caressé par la douce chaleur d'une torche, qu'un de ses compagnons, marchant à ses côtés, tenait d'une poigne assurée. L'obscurité commençait sérieusement à gagner du terrain, Urmijû sentait qu'il avait commis une grave erreur en voulant à tout prix poursuivre sa route alors que la nuit était quasi imminente. À présent ils étaient obligés d'avancer dans un interminable marais au milieu des ténèbres, les corps las, meurtris, et les estomacs affamés.

Un terrifiant et abominable cri fit taire le vacarme des hommes. Il fut si aigu et si angoissant que tous se bouchèrent les oreilles instinctivement. Ils l'entendirent une nouvelle fois, et il semblait s'être multiplié. Cela ressemblait à une forme de coassement long et strident. Les trémolos devenaient de plus en plus effilés et intenses, les encerclant littéralement... Puis plus rien. Tous restèrent sur le qui-vive, chacun face à ses propres appréhensions. Certains récitaient, dans leur for intérieur, toutes sortes de prières ; ils s'en remettaient à Bora. Clio sentait son cœur s'emballer, l'usure due à cette longue journée de marche ne l'aidait pas à se contrôler. La forêt avait cessé de vivre, un silence digne d'un cimetière ; seul le souffle du néant animait la scène. Tous retenaient leur respiration.